

lit de fer ouvrage et un fauteuil d'acajou garni de damas de laine rouge.

Personne évidemment ne se serait attendu à trouver, rue de Venise, dans une semblable maison, et chez un simple ouvrier, un intérieur aussi luxueux.

Avec un peu d'attention, on reconnaissait sans peine que ce mobilier, un peu disparate, provenait d'un appartement confortable, sinon somptueux. C'était probablement les épaves de quelque terrible naufrage, sauvées à grand-peine du désastre qui menaçait de les englober.

En effet, ce portrait de femme signé d'un nom bien connu dans la peinture, et qui avait coûté trois mille francs au bas mot, était celui de la mère de Raphaël. Quinze ans avaient passé sur la toile sans l'altérer, et sur l'original sans en ravager trop cruellement les traits. Dans cette femme gracieuse et jeune, parée d'une toilette de bal, sur les épaules rondes et blanches de qui se détachait un collier de perles fines, on reconnaissait encore la femme de quarante cinq ans, grave, un peu triste, mais belle encore, qu'emprisonnait aujourd'hui une robe de laine noire aux plis sévères.

Le portrait de l'homme était du même auteur et remontait à la même époque. C'était celui de son mari, le père de Raphaël.

Quel drame avait brisé cette existence ? Quel vent de malheur avait détruit ce bien-être ? Personne ne le savait.

Madame Desarceaux était venu s'établir dans le quartier et y habitait depuis huit ans, sans avoir jamais confié aux commères qui essayaient de l'interroger, les motifs qui l'avaient conduite dans cette rue, plus lointaine et plus ignorée que les déserts du Sahara.

On la voyait aller et venir, polie, discrète, douce, affable, mais gardant toujours une prudente réserve.

Les voisins avaient beau vouloir la traiter en camarade, madame Desarceaux leur était tellement supérieure par le visage, par la distinction, par le langage, qu'elles renoncèrent promptement à la considérer comme leur égale.

Son fils, lui même, partageait le prestige dont jouissait l'honorable dame.

Il avait dix huit ans déjà, quand il vint occuper avec sa mère le logement qu'il habitait aujourd'hui. Or, d'après sa tenue, ses manières, il était évident que Raphaël avait reçu une brillante éducation.

Il était ouvrier tourneur, on le savait. On connaissait même le nom et le domicile du patron chez lequel il travaillait depuis huit ans. On n'ignorait pas qu'à force d'assiduité, et par suite de sa conduite exemplaire il était arrivé rapidement à devenir le premier ouvrier de la maison, puis le contre-maître de l'atelier, et enfin le factotum du patron, presque aussi patron que le patron lui-même.

Les jeunes ouvriers du quartier avaient voulu, à plusieurs reprises, l'entraîner au cabaret, lui faire partager leurs parties de plaisir un peu bruyantes. A ces propositions il avait répondu doucement, mais nettement qu'il avait une mère à soigner, et qu'il l'aimait trop pour ne pas lui donner toutes les satisfactions possibles.

De toutes parts, s'éleva autour de ces deux étrangers un concert d'éloges, d'admiration, de respectueuse déférence. Les mères proposaient Raphaël comme modèle à leurs enfants, et les enfants auraient tous souhaité d'avoir une mère comme celle de Raphaël.

C'est dans cet intérieur tranquille et irréprochable, que la mère d'Adolphe et son fils avaient été admis par exception, — exception dont le spirituel bossu comprenait tout le prix !

Raphaël avait pris en pitié la difformité du pauvre garçon.

Ce fut lui qui soutint le courage du malheureux orphelin, ce fut sur son bras que celui-ci s'appuya le lendemain pour suivre le corbillard triste et nu qui emportait la dépouille de la pauvre morte.

C'était un contraste que les passants ne manquèrent pas de souligner par un sourire, que celui de ce magnifique jeune homme soutenant cet être grotesque dont le cœur se brisait.

II

UNE HISTOIRE QU'ON A DÉJÀ LUE

Sur la route crayeuse qui borde la rive droite de la Seine, au bas de ce coteau dénudé, qui, d'Argenteuil s'abaisse vers Epinay, pour disparaître définitivement à Saint-Ouen, deux hommes, vêtus d'une blouse et d'un pantalon de toile bleue, coiffés l'un d'une casquette de soie noire, luisante et crasseuse, l'autre d'un chapeau de feutre jadis gris, mais aujourd'hui jaunâtre et informe, cheminaient dans la poussière.

Ces deux hommes c'étaient Ginglard et Bouteleux, quo nous avons vu paraître si malencontreusement chez le bossu, le jour où mourut sa mère. En cheminant ils causaient d'une certaine entreprise qui avait fort mal tourné. Ils étaient allés faire avec leur ami Rissolé un tour de promenade, à deux heures du matin, dans un jardin du côté de Bezons, et le propriétaire, trouvant la liberté un peu grande, avait logé quelques grains de plomb dans les jambes de Rissolé qu'ils avaient eu grand-peine à ramener à Argenteuil. Ils y étaient restés cachés durant deux jours, et le troisième, au matin, laissant là le blessé, ils s'étaient mis en route.

Ils traversèrent Saint-Denis, arrivèrent vers huit heures et demie à Saint-Ouen et, franchissant le pont suspendu qui conduit dans l'île, s'enfoncèrent sous les grands peupliers et se dirigèrent vers un cabaret d'assez piètre apparence.

Sur les tables et les bancs de bois, maculés de grasse et de vin, qui étaient fichés en terre autour de la maisonnette, sept ou huit individus étaient assis devant un verre de vin blanc ou d'eau-de-vie.

La conversation n'était pas très-animée. Bien certainement la plupart de ces hommes avaient le ventre creux.

Ils étaient vêtus de costumes variés à l'infini, mais généralement assez fanés, et représentaient à peu près tous les âges. Deux jeunes gens de dix-neuf à vingt ans, qu'à leur tenue il était facile de reconnaître pour des rôdeurs de bals de barrière, affichaient cependant quelques lointaines prétentions à l'élégance.

Sans aucun doute ces huit personnages étaient réunis dans le même but, et non point par hasard, car, à mesure qu'ils étaient arrivés, ils avaient échangé une poignée de main ou un signe de reconnaissance.

Lorsqu'ils virent déboucher Ginglard et Bouteleux ; ils poussèrent tous un joyeux hurrah ; mais leur désappointement fut grand quand ils s'aperçurent que leurs deux camarades étaient seuls.

— Et Rissolé ? demandèrent quelques voix.

— Rissolé ne viendra pas, répondit Ginglard. Il a reçu un coup de *flingot*, dans le bas du dos, il est sur le flanc. Il m'a chargé d'avoir dire de faire présider la séance par qui bon vous semblerait.

— Ah ! diable !... murmurèrent deux ou trois poltrons.

— Sommes-nous au complet ? fit Ginglard en promenant autour de lui un regard investigateur.

— Non, nous ne sommes que dix, mais puisque Rissolé ne peut pas venir, il ne manque plus que...

— Dodolphe, dit Bouteleux, à qui l'absence du bossu n'avait pas échappé.

— On peut bien s'y passer d'lui, fit Ginglard. Voyons, au rapport ! Mais d'abord, où allons-nous nous caser ?

— Entrons dans le *bocal*, proposa l'un des assistants, il n'est pas prudent de discuter ces choses-là en plein air.

— Pourquoi ?

— Tiens ! parce que la *rousse* se fourre partout et que je ne me soucie pas qu'elle entende.

— Avec ça qu'tu seras bien plus à l'abri derrière les murs de papier de ce caboulot, fit observer Ginglard. Si les *mouches* vous pincet, ils vous cernent là-dedans comme dans une soucière... Merci ! vive le grand air ! on y peut *s'déguiser en cerf*, à volonté.

— Ginglard a raison, approuva Bouteleux. Avant tout, faut